

AU FIL DES HEURES SEREINES

(Paraphrase d'un fragment grec anonyme).

LÉANDRE. — Chrysée, ma chérie, à quoi penses-tu?

CHRYSÉE. — A toi, Léandre.

LÉANDRE. — Et que penses-tu de moi?

CHRYSÉE. — O, mon cher questionneur, que puis-je penser de toi lorsqu'assis à mes pieds, tu laisses aller ta tête sur mes genoux comme un enfant câlin qui demande des caresses. Que puis-je penser, dis, sinon que je t'aime?

LÉANDRE. — Je pressentais ta réponse, ma Chrysée. Mais dans cette mélodie si douce qui vient de ton coeur, ne se mêle-t-il aucune parole de ton esprit?

CHRYSÉE. — Et pourquoi veux-tu que mon esprit en dise plus que mon coeur? Ne te souvient-il pas de m'avoir dit maintes fois que l'esprit des femmes est dans leur coeur, et n'ai-je pas reconnu moi-même que si mes réflexions t'ont fait plaisir c'était parce que mon amour les faisait naître de mon coeur? Mais, j'y songe, peut-être crois-tu que mon âme s'éloigne de toi, comme il t'arrive parfois quand le fond de ton regard échappe à mes yeux pour suivre je ne sais quels rêves lointains. Méchant, je ne t'aime plus. . .

LÉANDRE. — Oui, tu m'aimes, Chrysée, car tu sais bien que si je devais ne plus sentir autour de mon cou la tiédeur de ce bras que mes lèvres caressent en te parlant, mon âme deviendrait sombre comme le royaume d'Hadès où jamais la lumière du jour ne fait fleurir les roses ni jaunir les

moissons. Mais je tiens à me défendre de ton reproche, quoique ce nom est trop fort pour tes douces paroles.

CHRYSÉE. — O, Léandre, je vais devenir jalouse des dieux, car ils te protègent trop contre moi : n'est-ce pas Hermès qui a mis, encore une fois, la persuasion sur tes lèvres?

LÉANDRE. — Non, Chrycée, c'est Eros.

CHRYSÉE. — De quoi veux-tu donc te défendre? N'as-tu pas appris si bien de ce dieu l'art de déjouer avec des caresses même mes railleries les plus innocentes?

LÉANDRE. — Pour te dire une fois de plus que je t'aime.

CHRYSÉE. — Charmeur!

LÉANDRE. — Mais je ne veux pas nier, ma Chrycée, que parfois ma pensée, sans cesser de t'envelopper, poursuit certaines idées qui ne nuisent pas, ô non, à notre amour. Une mère aime-t-elle moins l'enfant endormi dans ses bras, quand elle songe aux affaires qui dans l'agora occupent son époux? Au temps où les dieux ne m'avaient pas encore fait le don précieux de ton amour, ma pensée était toujours errante, ballottée sans cesse par les espoirs et les dépités. Comme la sainte Délos avant qu'Apollon fût venu au jour, elle allait, sans route et sans but, morne et infertile. Mais un jour ton coeur y choisit sa demeure et fit naître notre amour, cet autre dieu de lumière qui comme le fils de Latone, pour récompenser son berceau, fixa mon âme pour toujours. Oui, ses errements à travers la sombre et froide solitude sont finis, car, lorsqu'elle se replie sur elle-même, elle se sent réchauffer délicieusement dans le nid tiède et moelleux de ton amour, toujours présent pour lui rendre courage, comme Athéna protégeant Ulysse dans ses faiblesses. Mais cette pensée qui n'est plus errante, a cependant des voyages à faire, de même que l'oiseau doit parfois quitter son nid, car ce cher nid, les zéphyrs courroucés ou la méchanceté des hommes peuvent le menacer, et il faut assurer ses attaches et garantir son secret.

CHRYSÉE. — Tu ne te fâcheras pas si je te dis ce qu'il me vient à l'esprit?

LÉANDRE. — Se pourrait-il donc que tu me dise quelque chose de fâcheux lorsque tes yeux sont si doux?

CHRYSÉE. — Je pense qu'il me faudra désormais pour t'embrasser toute l'audace du pâtre Aristée, car, nouveau Protée, tu deviens tour à tour un homme, une île, un oiseau. . .

LÉANDRE. — Chère Chrysée, j'aime ces douces railleries de ton esprit subtil, car je sais bien qu'Athéna et Aphrodite ont voulu faire pour moi une image qui les reunît toutes deux sur la terre.

CHRYSÉE. — Impie, ne crains-tu pas le courroux de ces déesses en leur attribuant un ouvrage si imparfait?

LÉANDRE. — Non, car les dieux ne s'irritent pas d'être vénérés dans les dons qu'ils nous octroyent, et, certes, ce don n'est pas ce que tu dis: les soins que tu prends de ta charmante personne pourraient te démentir.

CHRYSÉE. — O. Léandre, pourquoi dis-tu cela? ne sais-tu pas que je voudrais être pour toi plus belle que la même Aphrodite, et que ces soins malhabiles dont tu parles ne sont qu'un témoignage de mes regrets de ne pas me voir telle que je voudrais l'être pour toi? Ne me compare donc pas aux déesses car c'est trop exagérer, et quoique je ne veuille y voir qu'une image, le contraste avec la réalité me fait souffrir.

LÉANDRE. — Ne médis pas, Chrysée, de ta chère et tendre beauté et ne prends pas mes paroles pour de vaines figures de rhéteur. Regarde moi et souris encore, que je puisse continuer. Ce que je t'ai dit a la vérité de notre amour: la douce bien aimée n'est elle pas pour l'homme la plus belle image de la beauté? Nos paroles avaient d'ailleurs un certain tour subtil et je ne voulais que te répéter en image ce que notre grand Platon a dit du monde et des choses: ces pures et belles Idées qui sont pour son esprit lumineux les modèles parfaits des choses d'ici-bas, nous les revêtons souvent des belles formes de la femme, et c'est ainsi que parfois nous voyons dans la sereine Athéna la sagesse et la vertu, ou la beauté et l'amour nous sourient dans la radieuse Aphrodite. Eh bien, regarde au bout de cette terrasse la noble image de la fille de Zeus que Phidias a rêvé: ce front haut et large dont la grâce en adoucit la majesté, ces deux arcs divinement sereins des

sourcils sous lesquels luit la profondeur limpide du regard qui comprend tout ce qu'il touche, ne sont-ce pas les mêmes traits de ce front, de ces sourcils, de ces yeux, et en quoi ne sont-ils pas les mêmes si ce n'est dans cette lumineuse douceur que répand sur les tiens la tendresse de ton amour? Vois maintenant là-bas, au bord d'un joli petit étang ombragé, cette belle copie de l'Aphrodite que Praxitèle a façonnée avec tant d'amour: l'ovale si pur du visage, la courbe si douce du menton et la beauté inexprimable de cette bouche dont les lèvres à peine entrouvertes, frémissantes comme les tendres feuilles d'une rose à peine épanouie, semblent garder encore le doux abandon d'un baiser, qui donc oserait dire qu'ils ne se reflètent pas sur ton cher visage, sur cette bouche adorée qui a non seulement ce geste, mais mille autres aussi beaux et aussi doux? Et si Athéna est le modèle de la vertueuse sagesse, n'est tu pas son image, toi dont les conseils guident si souvent ma raison égarée, toi qui ne m'as fait naître dans l'esprit que de bonnes et hautes pensées? Et n'es-tu pas de même l'image de la beauté et de l'amour exprimée par Aphrodite, toi qui m'as fait comprendre combien il est beau de sentir mon âme se noyer dans ta tendresse?

CHRYSEE. — Hélas! Comment te répondrai-je sinon avec ces bras qui, quoique tu en dise, ne sont pas aussi beaux que je le voudrais pour enlacer ta chère tête et la serrer sur mon sein en la couvrant de mon amour! Si toutes ces louanges étaient pour lui, certes, tu ne pourrais jamais y ajouter tout ce que tu ajoutes à ce que tu appelles ma beauté. Mais il est trop grand pour que je puisse me leurrer: il me manque trop pour te donner une image dont la beauté soit digne de sa grandeur. Je sais bien que cela n'est que trop vrai, quoique je ne puisse me défendre de tes raisonnements subtils, ô nouvel Ulysse.

LÉANDRE. — Si tu m'appelles Ulysse je t'appellerai Pénélope, et, en vérité, tu n'aurais rien à envier à celle d'Homère ni en vertu, ni en sagesse, ni même. . . me permettras-tu une petite malice? ni même en prudente méfiance. . .

CHRYSEE. — Méchant! Je te punirai en te disant que tu n'as pas assez justifié ces rêveries dont nous parlions. Et à

présent je suis fâchée, tu sais, et il te sera plus difficile de me convaincre. . .

LÉANDRE. — Bien fâchée?. . . Regarde-moi. . . tu ne veux pas? Pourtant cette gentille petite moue de ta bouche ressemble fort à un baiser qui me dirait "viens me prendre". . .

CHRYSÉE. — Non!

LÉANDRE. — Oui! . . .

CHRYSÉE. — Je suis toujours fâchée, quand même. . .

LÉANDRE. — Non, ma douce Chrycée. Où donc oublierai-je alors ces pensées qui quelquefois m'attristent, si tu me fermes ton cœur?

CHRYSÉE. — Tu le sais bien, qu'il n'est jamais fermé pour toi! . . . Mais quelles sont donc ces pensées?

LÉANDRE. — Ma chérie, et le spectacle de cette ville tumultueuse où s'agitent tant de passions que nous avons toujours crues honteuses? Tous ces romains affamés de gain et avides du pouvoir qui permet de dépouiller les rivaux et qui s'obtient par la fraude et la violence, ne te semblent-ils pas des bandes de loups qui se disputent une proie? Et cette meute carnassière ne rougit pas d'invoquer, pour des comices frauduleux, la protection des grands dieux dont les images grecques, affublées de noms latins, écoutent attristées les hurlements sauvages de cette plèbe que les ambitieux appellent, à pleine bouche, le peuple romain. Même ceux qui passent pour les plus honnêtes d'entre eux, s'humilient honteusement devant des assassins, et lorsqu'un échec les éloigne de cette fournaise d'intrigues, ils se lamentent lâchement et se consolent, comme ce pauvre Tullius, en écrivant de ridicules parodies de la sagesse grecque.

CHRYSÉE. — Hélas, tu as bien raison, Léandre, mais puisque tu n'y peux rien à des maux qui d'ailleurs ne nous menacent point de près, pourquoi t'impatienter? Et puis, ce sont des hommes ces romains, ils ne font que ce que les hommes, plus ou moins, ont toujours fait partout: pouvons-nous pour cela les haïr, nous qui sommes aussi des romains?

LÉANDRE. — C'est vrai. Cependant les romains de jadis n'étaient pas si éhontés que ceux-ci. Et je ne veux cer-

tainement pas médire de notre pays, mais tes parents sont venus d'Argos, ma chérie, comme les miens d'Athènes, et tu sais bien, toi qui as toute la grâce de l'Héllade, que dans ces lieux, qui sont aussi pour nous des patries, il n'y a pas une pierre que les siècles n'aient couverte de traditions de beauté. Tandis que dans cette Rome enrichie de rapines, tout ce qu'il y a de beau vient de là-bas, et ceux qui veulent lui forger d'antiques traditions, ne font que rappeler de pauvres légendes de paysans sauvages.

CHRYSÉE. — Eh bien, Léandre, ils le font parce qu'ils aiment leur pays. Et en quoi cela nuira-t-il à la beauté de l'Héllade? Pour faire de beaux temples il faudra toujours qu'ils aillent voir ceux de nos pères, va. Mais pourquoi te tourmenter par de tels soucis? Toi qui aimes tant la beauté, ne t'arrête pas aux vilains aspects des choses: on peut toujours leur en trouver de beaux. Tu n'as pas besoin, grâces aux dieux, de t'exposer aux dangers de la vie civile, ayant choisi, comme tu l'as fait, le chemin plus uni de l'étude et de l'art; que ne te réjouis-tu donc pas dans le commerce de tous les grands génies de la Grèce et même de quelques uns de ces romains qu'une injuste colère vient de te faire oublier? N'as-tu pas, pour te délasser de ces nobles fatigues, le charme riant de notre petite villa, si éloignée des tumultes du forum? Elle n'est pas somptueuse comme les palais de Scaurus ou de Crassus, mais tes conseils m'ont aidée à en faire un agréable et doux séjour où tu trouveras toujours ce que les plus grandes richesses ne sauraient acquérir, l'amour de ta Chrycée.

LÉANDRE. — Tu as mille fois raison, ma très chère. Quel souci pourrait-il résister longtemps au doux son de ta voix? Tu es bien dans mon esprit comme Vénus dans les beaux vers de Lucrèce: "Lorsque tu parais, les vents et les nuages du ciel s'enfuient. . .". Tu vois? maintenant j'admire un romain. Parlons donc d'autres choses: de notre amour, des dieux, de la nature. . . certes, de quoi ne pourrai-je parler avec toi? Aucun effort ne t'a découragée pour pouvoir être la compagne de tous les détours de mon esprit

toujours inassouvi, et tu as si bien réussi qu'il n'est pas d'ami qui puisse t'égaliser. N'avais-je pas raison lorsque je t'appelais Athéna-Aphrodite? Donne-moi donc ces chères mains, que je m'en couvre les yeux pour que le monde et la vie ne me montrent que leur beauté.

HENRI FRANÇOIS.